

Abraham Mbye, chef du service du tourisme rural intégré au ministère. Ils sont médecins, enseignants, éducateurs, étudiants, routards...

Pour lancer le campement, 11 cases (20 lits) en paille ont été construites par les villageois eux-mêmes avec l'aide de la coopération française qui a apporté 3 millions de francs CFA. Aujourd'hui, le campement compte 37 cases (dont 34 en dur), soit 70 lits. Chaque case porte le nom d'un animal ou d'un oiseau superbement dessiné sur les murs à côté du numéro de chambres. Au bord de la mer, bar, réfectoire et pergola sont installés. Pour s'éclairer, on utilise l'énergie solaire grâce à un don d'un projet sénégal-allemand. En pleine saison (de décembre à avril) les recettes tournent en moyenne autour de 80 000 francs CFA par mois. Ici, gardiens, lingères et autres employés du campement ont construit leur maison en dur, ce qui n'est pas rien.

L'activité touristique a généré d'autres emplois, notamment dans la pêche, jusqu'ici négligée faute de pirogues et de matériels d'équipement. Ces emplois permettent aujourd'hui

d'aujourd'hui de fixer au village les jeunes ruraux. Un groupement d'intérêt économique mis en place gère ainsi trois pirogues, devenues très en vogue. Le campement lui-même en a acquis une. « *En huit mois, elle nous a procuré près de 900 000 francs CFA* », affirme le patron. C'est l'équivalent de revenus annuels de trois paysans et leur famille dans cette zone où l'agriculture reste la principale activité.

Transformation des mentalités

Comme en Casamance où personne n'en voulait au départ, le TRI a ses détracteurs : « *Impossible de recruter quelqu'un au village, j'ai été obligé d'aller à Dakar débaucher ma cousine pour qu'elle vienne démarrer le campement ; Babou Sarr, l'autre responsable du campement, a fait venir sa propre fille avant d'aller, lui, en stage en Casamance à ses propres frais* », raconte Nicolas Bakhoum. Les résultats obtenus lui mettent du baume au cœur : un puits et son château d'eau, seize citernes construites par le campement réparties dans tout le village à la satisfaction des habitants, un dispensaire en voie d'achèvement d'un

coût total de 47 millions de francs CFA. A l'actif de cette activité touristique, il y a aussi la transformation des mentalités vers la modernité, même si Palmarin garde certaines de ses traditions comme ses séances de lutte au clair de lune.

Mais le village subit le contrecoup de son vif succès. Concurrence de promoteurs privés, rivalités avec le village voisin et critiques de quelques mauvais coucheurs, créent quelques difficultés. « *Pourtant nos résultats doivent permettre qu'on nous laisse travailler en paix* », dit Babou Sarr, en soulignant que chaque quartier du village a un représentant au conseil d'administration du campement. En attendant, le campement prépare malgré tout avec sérénité la campagne touristique. Après les Japonaises et des jeunes de Mantes-la-Jolie (région parisienne), il attend d'autres vacanciers. Ou, tout simplement, des personnes désirant s'évader et dormir pour la première fois dans une case, sans téléphone, ni télévision. C'est ce qu'on appelle faire le vide dans la nature. ■

Madieng Seck

TOURISME VERT DANS LE DÉSERT

La revitalisation des oasis de Mauritanie

En dromadaire, en 4x4 et en autorail : Maurice Freund, l'homme des premiers charters français, amène des touristes dans le désert mauritanien. Avec le souci d'en partager les retombées avec les populations locales. Reportage.



A PARTIR de Chinguetti, la porte du désert, les ergs, plates étendues parsemées de débris de roches, cèdent le terrain au sable qui ondule jusqu'à l'horizon. Le chauffeur du 4x4 trace depuis une heure une piste aléatoire entre les croissants bosselés. Au détour d'une dune, un troupeau de dromadaires jette un regard apparemment dédaigneux sur les intrus qui troublent leur quiétude. Plus loin, une tente surgit dans le décor. Là vit une famille nomade, la seule à des kilomètres à la ronde.

Ces paysages ne sont le plus souvent entrevus que lors de la couverture télévisuelle du rallye Paris-Dakar. Au-delà des images furtives, les lieux méritent une pause prolongée. Pourquoi ne pas tenter une approche touristique originale ? Cette idée simple était aussi un souhait partagé par quelques décideurs mauritaniens et un aventurier passionné par le désert et les chemins de traverse, Maurice Freund. La rencontre des intéressés est à l'origine de la conclusion d'un partenariat entre un tour-opérateur, Le Point Afrique et la puissante Société nationale des industries minières mauritaniennes (Snim) qui exploite le gisement de fer mauritanien. C'est ce surprenant attelage qui propose aujourd'hui des circuits découverts dans le nord-est du pays.



Maurice Freund (à gauche) : il faut « développer un tourisme différent ».

Mohamed Saleck Ould Heyine, directeur de la Snim, ne dissimule ni ses motivations ni ses appréhensions de départ : « En misant sur le tourisme dans un triangle excentré (Atar-Chinguetti-Zouérate), nous visons à un rééquilibrage régional. Le sud du pays bénéficie du fleuve Sénégal, les côtiers s'adonnent à la pêche et ceux de l'Est, à l'élevage. Dans le Nord, les mines de fer et les oasis ne suffisent pas à fixer la population. » Le pari se heurtait à des obstacles sérieux. « Nous savions que le désert est un espace fragile, peu propice au tourisme de masse. Et, de toute façon, il n'y a pas d'infrastructures pour accueillir des milliers de vacanciers. Il fallait inventer autre chose. »

Ressources locales

La solution a consisté à s'appuyer sur les ressources et les compétences locales. Pas d'hôtel dans les cités des sables ? Nul besoin de dessiner d'ambitieux plans immobiliers. On se contentera de haltes dans les rares auberges existantes, d'un abri sous la traditionnelle *khaïma* (la vaste tente maure) ou d'un bivouac au pied des dunes en tête à tête avec le ciel. Adeptes des seuls « quatre étoiles », préférable s'abstenir.

Surtout, les protagonistes ont impliqué autant que faire se peut les habitants de la zone. A la tête de la branche tourisme de la Snim,

Abderrahmane Doua évalue les retombées positives pour l'économie locale. « L'organisation des circuits, constate-t-il, est créatrice d'emplois. Une dizaine à l'auberge de Chinguetti pour accueillir les randonneurs. De Ouadane à Zouérate, il faut aussi mobiliser chauffeurs de 4x4 et mécaniciens ainsi que des cuisiniers pour la fourniture de repas. »

Villages réanimés

Dans les rangs des nomades se recrutent les indispensables guides capables de se repérer dans ces espaces infinis ou les chameliers qui conduisent les méharées, caravanes de sédentaires en quête de dépaysement. « Mes frères aînés se sont déjà exilés dans les *kebbe*, les quartiers populaires de Nouakchott (la capitale de la Mauritanie, NDLR), déplore le jeune Moustapha. Moi, je voudrais continuer à vivre comme mes parents, sous la tente. Si les étrangers viennent nous visiter, ce sera peut-être possible. » La référence constante à la *khaïma* signale l'attachement à un mode de vie fait de transhumance et de liberté. La tente se plie, ses occupants sont toujours prêts à lever le camp. « Je connais des contremaîtres de la Snim, poursuit Moustapha, qui ont gardé leur troupeau de dromadaires. » Sous le salariat, l'esprit nomade.

Depuis peu, un autorail importé de Suisse permet de varier les plai-

sirs. Grâce aux évitements, le « Train du désert » circule sur l'unique voie empruntée par le convoi minéralier qui évacue le fer de Zouérate jusqu'au port de Nouadhibou. L'attraction ferroviaire est une opportunité pour les oasis disséminées le long du trajet et gagnées par la torpeur. Dans la palmeraie de Char, à cinq kilomètres de la gare de Choum, ne subsiste qu'un seul jardinier. Les voyageurs annoncés obligent à retaper les bungalows en terre et leur toit de palme, à préparer le ravitaillement. « Au bout du compte, assure Abderrahmane Doua, nombre de villages de la zone revivent. »

Autre effet bénéfique, la manne touristique contribue à la relance de l'artisanat. Entre deux excursions, un petit groupe de femmes propose de jolies blagues à tabac en cuir, un lot de bracelets, des pinces à épines (utiles pour les marcheurs au long cours), un arsenal de théières (qui président plusieurs fois par jour à de désaltérantes cérémonies). « Nous évitons les commerçants, ajoutent de concert les responsables de la Snim et du Point Afrique. La priorité est donnée aux artisans et à leur famille sur les intermédiaires de tout poil. »

La « *Khaïma* » (la tente maure) remplace l'hôtel.



Aux confins du Sahara, un tourisme différent, à dimension humaine, fait ses premiers pas. En déléguant les responsabilités aux autochtones. Clin d'œil du destin, la soif de désert des modernes pèlerins permettra peut-être aux fils des nuages de poursuivre leur inlassable quête. ■

Yves Hardy